

# L'autre Parole

La collective des femmes chrétiennes et féministes

## Féminisme, théologie et libération



NO 115, AUTOMNE 2007

## Som-mère

Liminaire, <i>par Denise Couture</i> .....	p. 3
Théologie féministe et libération, <i>par Louise Melançon</i> .....	p. 4
Une bonne semence menacée, <i>par Ivone Gebara</i> .....	p. 8
La théologie de la libération en devenir, <i>par Yvette Laprise</i> .....	p. 11
Un horizon de liberté, <i>par Marie Gratton</i> .....	p. 13
La relation entre les femmes et l'Église d'aujourd'hui, <i>par Lise Baroni Dansereau</i> .....	p. 17
Penser globalement et agir localement, <i>par Christine Lemaire</i> .....	p. 20
Un laboratoire spatial, <i>par Monique Dumais</i> .....	p. 27
Nouvelles recherches sur le corps de la femme, <i>par Diane Marleau</i> .....	p. 30
Pour décoder un tableau religieux, <i>par Marie Gratton</i> .....	p. 33
Le féminisme, ça clique!, <i>par Carmina Tremblay</i> .....	p. 36
Billet: Benoît XVI et la théologie de la libération, <i>par Louise Melançon</i> .....	p. 37
Saviez-vous que..., <i>par Yvette Teofilovic</i> .....	p. 38

PHOTO DE LA PAGE COUVERTURE: Marie-France Dozois  
Dessins: Christine Lemaire

NDLR: La collective L'autre Parole rassemble plusieurs petits groupes de femmes essaimés aux quatre coins du Québec. Au fil des articles, le nom de ces groupes sera mentionné à côté de celui de l'auteure.

## Liminaire

*L'autre Parole* a publié en 1985 un numéro intitulé *La théologie féministe : le printemps de l'Église*. Il était empreint d'enthousiasme et de confiance dans un changement prochain. Le numéro de 2007 a pour but d'actualiser la théologie féministe de la libération dans laquelle *L'autre Parole* continue de s'inscrire. Cette théologie a-t-elle encore un sens aujourd'hui? Qu'a-t-elle apporté? Vingt-deux ans plus tard, plusieurs des auteures qui ont accepté de se plier à l'exercice de cette mise à jour admettent certains reculs. Elles signalent aussi de nouveaux lieux de vie et de liberté.

Dans un premier article qui fait un état de la question, Louise Melançon parle de l'émergence et du parcours de la théologie féministe de la libération. Celle-ci a désormais le défi d'articuler entre elles une diversité grandissante de ses propres voix. Ivone Gebara nous fait le cadeau d'une lecture à la fois lucide et espérante. En Amérique Latine, explique-t-elle, l'institution ecclésiale catholique a rejeté la théologie féministe de la libération. La «semence» d'une vie nouvelle continue cependant de germer dans de nombreux lieux sociaux et dans des vies concrètes de femmes. Yvette Laprise s'attaque à ce refus ecclésial. Elle se demande comment l'histoire jugera «le temps d'errance de l'Église d'aujourd'hui?» Marie Gratton s'engage dans le geste de «liberté» (titre de son article) qui consiste à déconstruire des éléments patriarcaux du christianisme pour relire «l'excellente nouvelle» des évangiles.

Qu'est devenue la place des femmes dans l'Église québécoise en 2007? Comment a-t-elle évolué ces dernières années? Lise Baroni Dansereau nous donne l'heure juste à ce propos. Elle parle d'un «effritement de la base féministe ecclésiale» dont il faut savoir tirer les conséquences.

Christine Lemaire nous aide à réfléchir sur la vie concrète d'une féministe chrétienne, aujourd'hui, à partir du slogan *Penser globalement, agir localement*. Elle tisse un lien existentiel entre la condition de chaque femme et celle de toutes les femmes, adapté au contexte actuel. Monique Dumais reprend de manière alerte la question de l'expérience des femmes comme source du savoir de la théologie féministe. Elle propose un voyage planétaire et analyse le caractère mouvant des identités. Diane Marleau expose quelques recherches nouvelles sur le corps. Enfin, Carmina Tremblay présente la formation *Le féminisme ça clique*, produite au Québec, et qui est disponible à toutes sur Internet.

La théologie féministe de la libération est toujours en marche comme le montre ces auteures. Une des questions qui se pose à elles est de savoir comment évoluer avec fluidité pour répondre aux conditions changeantes dans la liberté et dans l'espérance. Bonne lecture!

*Denise Couture  
Pour le comité de rédaction*

## THÉOLOGIES FÉMINISTES ET LIBÉRATION: VINGT ANS PLUS TARD<sup>1</sup>

Louise Melançon, *Myriam*

**L**a *théologie de la libération* est née, il y a 40 ans, en Amérique latine, dans le contexte des théories du développement des pays du Tiers-monde, et dans la mouvance de Vatican II. Son lieu premier est l'expérience des *communautés de base* parmi les pauvres qui correspondait, peut-on dire, à la mise en valeur dans les textes conciliaires de la notion de l'Église comme peuple de Dieu.

L'analyse sociologique marxiste qui servait à l'époque aux mouvements révolutionnaires, apportait aussi aux théologiens impliqués avec les pauvres ou avec les personnes engagées dans la pastorale auprès des pauvres, des éléments d'incarnation du discours théologique. Leur foi engagée permettait une relecture des textes prophétiques des évangiles et, si je pense en particulier à Gustavo Gutiérrez, une réinterprétation des éléments majeurs de la doctrine chrétienne. Il s'agissait, finalement, d'une expérience de foi qui prônait l'engagement avec les pauvres dans l'amélioration de leurs conditions d'existence, et dans la promotion de la justice et de la fraternité<sup>2</sup>.

### **Mouvement de libération des femmes et théologie**

Au départ, la *théologie de la libération* n'identifiait pas les conditions spécifiques des femmes: les femmes étaient vues comme des pauvres au même titre que les hommes et les enfants. C'était encore une théologie masculine. Plus tard, des femmes théologiennes, participant de la conscience féministe, feront ce travail d'articuler la pauvreté des femmes comme femmes. C'est le cas, de façon éminente, de Ivone Gebara<sup>3</sup>.

Le mouvement des femmes avait commencé en Europe et en Amérique du Nord à peu près en même temps que les luttes de libération en Amérique latine. Il ne faut pas oublier que ce sont les

1. Vingt ans après mon article "Une théologie féministe de libération", *L'autre Parole*, no 26, 1985, p 12-13.

2. Cette théologie se distinguait nettement des courants révolutionnaires qui prônaient la violence. Malheureusement, je crois qu'on a utilisé cela pour la réprimer, dans la société politique comme dans l'Église.

3. Ivone Gebara a témoigné de l'impact de sa rencontre avec les femmes pauvres, et de ses lectures en théologie féministe, sur sa réflexion comme philosophe et théologienne. cf. "Parler en tant que femme.", DIAL 2836, 1er novembre 2005: [www.alterinfos.org/spip.php?article888](http://www.alterinfos.org/spip.php?article888); aussi: [www.ppp.ch/cms/article.php3?id\\_article=487](http://www.ppp.ch/cms/article.php3?id_article=487).

mouvements révolutionnaires des étudiants, des travailleurs, au début des années 1960, qui ont donné naissance au mouvement des femmes et au féminisme dont notre génération a été partie prenante. Les femmes impliquées dans ces mouvements ont pris conscience de leur condition de dépendance, d'infériorité, à l'intérieur même de ces mouvements qui réclamaient des changements pour plus d'égalité et de justice. Il allait de soi que des femmes croyantes accédant à la conscience féministe s'engagent dans le travail théologique avec le désir de l'interroger, de le critiquer, de le réformer ou de le changer. Au moment où Mary Daly publiait *The Church and the Second Sex* (1968) avait lieu à Medellin, en Colombie, la Conférence des évêques latino-américains, (la première après le concile) où Gutiérrez et d'autres théologiens présentaient leurs premiers travaux. Le *Beyond God the Father* de Daly paraissait en 1973, alors que deux ans auparavant Gustavo Gutiérrez avait publié son livre *Teología de la liberación*.

La théologie féministe n'a donc pas le même lieu d'origine, ni la même expérience d'origine que cette théologie latino-américaine. Mais on peut noter leurs ressemblances qui viennent de l'impact du concile Vatican II, de l'influence de

théologiens européens<sup>4</sup> experts au concile, d'un courant de renouvellement de la théologie en Europe, notamment en exégèse biblique, en ecclésiologie (Congar, Chenu...) et du développement d'une *théologie politique* (Metz).

### **Théologies féministes: diversités culturelles et théoriques**

D'une certaine manière, on peut dire que la théologie féministe, du moins en Amérique du Nord, à partir des années 1980, s'est contextualisée davantage, et donc s'est diversifiée, grâce à l'interpellation des femmes noires (*womanist theology*) et ensuite des femmes immigrantes latino-américaines (*mujerista theology*). La réalité des classes sociales et des cultures marginales s'imposa à la théologie féministe blanche occidentale. À l'analyse du sexisme s'ajoutaient le racisme, la couleur et la culture. Pourtant, il existait déjà aux États-Unis des essais de théologie noire (Cone), et un début de réponse américaine à la théologie de la libération: en particulier, Rosemary Radford Ruether avait commencé, déjà en 1972<sup>5</sup>, ses travaux en théologie de la libération, et traitait déjà de la perspective des femmes.

Par ailleurs, la prise de parole des femmes noires, des Latino-Américaines, et on peut ajouter des femmes autochtones,

4. Mary Daly a fait ses études doctorales à Fribourg, et les théologiens de la libération ont pour la plupart étudié en Europe, Gutiérrez, à Louvain.

5. *Liberation Theology*, Paulist Press 1972

ont permis de développer une compréhension plus réaliste et complexe du patriarcat.

Elizabeth Schüssler Fiorenza, pour sa part, nous a donné une réflexion remarquable sur ce sujet<sup>6</sup>. En tant que femmes, nous sommes toutes héritières de l'oppression; cependant, nous ne sommes pas toutes situées au même endroit dans la structure sociale et dans la pyramide du pouvoir: ce ne sont pas toutes les femmes qui accumulent les oppressions, comme les femmes pauvres de Lima ou les femmes noires de Harlem. Depuis les années 1990, d'autres groupes sociaux, comme les marginaux *sexuels* ont réclamé la reconnaissance de leurs droits. Des théoriciennes féministes<sup>7</sup>, à partir de ce contexte, ont remis en question bien des éléments du discours féministe, dont la question des « genres », et de l'identité sexuelle. Sur le plan théologique, cette interpellation nouvelle entraîne dans d'autres voies que celle de la *théologie de la libération*.

Au Québec, sur une période de 25 ans, la condition sociale des femmes québécoises s'est beaucoup améliorée: un grand chemin a été parcouru, grâce aux luttes sociales et féministes, au travail du Secrétariat de la condition féminine,

à l'engagement des femmes dans des groupes aux objectifs divers. Sur le plan religieux, L'autre Parole, et d'autres groupes, ont sans aucun doute contribué à répondre aux besoins d'un grand nombre de femmes cherchant une voie spirituelle intégrée à leur développement, à leur *libération*. On ne peut nier qu'il y eut un mouvement d'ouverture aux femmes au niveau pastoral, précédé et accompagné par leur accession aux études théologiques. Mais l'impact de la théologie féministe dans le monde ecclésial, et même académique, est très relatif. Comme théologues féministes, compte tenu de notre situation géographique et culturelle, nous nous sommes démarquées des Américaines et des Canadiennes-Anglaises, comme des Européennes et des Françaises<sup>8</sup>. La *société distincte* est présente jusque-là. De ce point de vue, il y aurait peut-être lieu de parler de théologie féministe de libération en contexte québécois?

### **Situation actuelle de la *théologie de la libération***

La théologie latino-américaine de la libération a évolué depuis vingt ans. Certains parlent de recul des *communautés de base* en faveur du mouvement pentecôtiste, et de déclin de cette théologie

6. *But She Said*, Beacon Press, Boston 1992; *Discipleship of Equals*, Crossroad, New York 1994.

7. Comme Judith Butler, en lien avec la "queer theory".

8. Est intéressant et éclairant à ce sujet l'article de Denise Couture, dans *Religiologiques* 21, printemps 2000, pp.83-99.

qui a été tant réprimée. Mais elle reste là, après une évolution qui l'a fait s'ouvrir à d'autres réalités et contextes, comme les femmes, les Indiens, le problème de l'environnement, etc.

Le contexte mondial a changé: les analyses ont aussi dû se mettre à jour. La mondialisation oblige à repenser les aspects politiques, économiques, et culturels du projet de libération. Mais le système dominant, oppresseur, est toujours à l'œuvre. Aussi la pertinence de cette théologie demeure. C'est une démarche théologique qui a été reprise partout dans le monde. Elle est devenue plurielle, parce qu'adaptée aux divers contextes des peuples qui cherchent à transformer leurs conditions de vie, par la résistance, sinon par des alternatives. C'est une pratique de la théologie qui convient au mouvement prophétique, où l'engagement auprès des pauvres, des exclus, des malades, etc. reste prioritaire pour annoncer Dieu de manière libératrice pour tous.

Le mouvement féministe s'est aussi mondialisé. La Marche des femmes, originaire du Québec, s'est répandue dans de nombreux pays qui apportent leurs différences, surtout culturelles et religieuses, mais dans une solidarité croissante. Pour nous, au Québec, la venue d'immigrants de plus en plus nombreux change le visage d'une société homogène à deux cultures. Et la solidarité des

femmes doit assumer cette évolution. C'est un défi important quand il s'agit de cultures dont les traditions n'ont pas - encore - intégré le mouvement de libération des femmes. Mais L'autre Parole a déjà fait le pas de faire se rencontrer les spiritualités des femmes. Il me semble que le travail de la conscience féministe dans les expériences de foi se présente comme le défi du 21e siècle que nous venons de commencer.

En conclusion, je dirais que s'il y a des théologies féministes de libération, il y a cependant à la base la conscience féministe, cette expérience de prise-de-conscience de notre oppression ou aliénation vécue comme femme, depuis notre enfance, dans des conditions concrètes, sociales, culturelles, plurielles. C'est un processus de *libération* personnelle qui n'est pas abstrait de la réalité sociale des femmes, de toutes les femmes, et donc qui avance dans la solidarité et l'engagement. Et sur le plan religieux, dans l'expérience de foi, il y a aussi un travail critique à faire avant que soit intégrée cette expérience féministe de libération. Le mot libération ne se comprend pas autrement que comme l'exercice de notre liberté, comme sujet responsable, dans les conditions concrètes de nos vies. C'est loin d'un slogan qui a souvent été utilisé dans nos sociétés occidentales pour cacher des comportements plus proches de la dépendance que de l'accession à la liberté.

**UNE BONNE SEMENCE MENACÉE :  
BREF DIAGNOSTIC SUR LA THÉOLOGIE FÉMINISTE  
ET LE COMBAT DES FEMMES**

Ivone Gebara

**C**omme toutes les personnes, je réfléchis et j'écris à partir de ce que je perçois dans mon contexte de vie, conditionné par mes choix et par ma formation. À cause de cela, cette réflexion est un point de vue parmi d'autres et a comme but de nous inviter à un échange pour mieux comprendre notre histoire actuelle marquée par le féminisme.

Dans les années 1980, nous avons assisté en Amérique Latine, dans la suite de la théologie de la libération et à l'intérieur d'elle, au surgissement de la théologie féministe. Ce fut aussi un moment de grande complicité avec le mouvement féministe. À cause de cela, les théologiennes plus convaincues de l'importance du féminisme, ont été systématiquement éloignées des institutions confessionnelles théologiques et soupçonnées de manque d'orthodoxie théologique par quelques théologiens. Cet éloignement et ce soupçon n'ont fait que grandir par la suite et, aujourd'hui, il y a un fossé entre la pensée et l'action féministe et celle des églises.

Les institutions religieuses, surtout l'Église Catholique, n'ont pas permis que la graine féministe soit vraiment plantée dans les lieux théologiques dominés par une vision patriarcale et dualiste du christianisme. Et la grande raison, à mon sens, est de l'ordre d'une compréhens-

sion métaphysique de la vie, propre à la théologie encore en vigueur parmi nous, et refusée par le féminisme. La théologie présente dans la majorité des églises croit encore à une vérité révélée comme une réalité venue de l'au-delà de l'histoire humaine. Et c'est cette vérité qui nous juge et qui est la norme de nos comportements. La vérité de l'Église est créée à partir de cette vision philosophique comme si le christianisme dans sa forme patriarcale devait demeurer toujours égal à lui-même et selon les mêmes formulations dogmatiques du quatrième siècle.

La théologie de la libération, faite en grande partie par des hommes et des clercs, a eu sa place pendant plus de vingt-cinq ans sur la scène religieuse mondiale. Elle a été enseignée dans différents lieux de formation théologique et dans les paroisses d'avant-garde. Et elle continue d'avoir encore aujourd'hui une place, surtout sur le plan de la mémoire

historique et comme symbole d'un moment d'engagement social et politique de l'Église en Amérique Latine en relation aux pauvres, tandis que la théologie féministe a toujours été une théologie de cuisine ou de buanderie ou de parvis dans les instituts ou des séminaires théologiques. Nous n'avons jamais eu une reconnaissance institutionnelle de façon à permettre que la bonne semence féministe puisse être plantée comme les autres et reconnue comme une contribution importante à l'histoire officielle du christianisme. De temps en temps, nous avons été invitées à un colloque ou nous avons été reconnues par l'une ou par l'autre personne comme ayant fait un effort théologique considérable. Néanmoins, il a été souvent considéré comme difficile d'intégrer cette pensée dans le corps théologique masculin encore très attaché aux principes éternels. Notre contextualité et surtout notre critique du dogmatisme masculin ont été pris comme déraison ou comme esprit d'imitation du féminisme social qui bientôt passerait et tomberait dans l'oubli.

Je crois que la semence de la théologie féministe n'a pas pu germer à l'intérieur des institutions chrétiennes à cause du maintien de la métaphysique et d'autres diverses raisons. Je pense que sa force et sa nouveauté étaient des menaces à la théologie patriarcale y inclus à la théologie de la libération. Et, ceci, parce que

des femmes théologiennes et des responsables des mouvements sociaux se rendaient compte que l'expérience des femmes et la façon dont elles sentaient la vie et les valeurs ne pouvaient plus s'exprimer dans les termes traditionnels des théologies. Il fallait ouvrir les concepts théologiques, les dogmes, les vérités absolues et le pouvoir religieux à de nouvelles réalités et à de nouvelles expressions. Il fallait avant même de parler de Dieu ou de Jésus Christ parler autrement de l'être humain – femme et homme – selon les différences et selon l'égalité de nos situations.

Nous avons été silencieuses pendant si longtemps par rapport à toutes les affaires de la vie sociale. Les concepts et les doctrines, qui priorisaient le masculin laissant au féminin un rôle secondaire, ont pris trop de place. Cette situation nous a amenées à chercher des chemins pour repenser l'être humain au-delà des fonctions sociales traditionnelles et aussi au-delà de la théologie traditionnelle. Enfin, le féminisme au pluriel nous a ouvert les portes pour comprendre un être humain pluriel dans sa féminité et sa masculinité, un être humain sans une définition préétablie, un être en devenir, en processus de foi et d'espérance quotidienne.

Les mouvements de libération des femmes continuent aujourd'hui d'être très actifs, embrassant surtout des causes qui

ont à voir avec les injustices subies par les femmes et qui touchent par là, l'ensemble de la société. La question de la violence faite aux femmes et celle de la dignité de leur choix au niveau de la sexualité et de la reproduction sont parmi les centres des luttes sociales féministes en Amérique Latine. Elles révèlent que la justice sociale va au-delà de l'économique et au-delà d'une conception préétablie de l'histoire. Elles sont un combat quotidien pour que la dignité voulue se réalise aujourd'hui dans la mesure des possibilités réelles. La lutte des femmes est diversifiée selon leur appartenance sociale et contextuelle. Parfois, il faut arracher les pousses d'eucalyptus pour garantir la plantation du haricot et du maïs. Parfois, il faut faire face à la police complice de la violence contre les prostituées. Parfois, il faut essayer de lutter contre une émission de télévision, une chanson ou un journal qui manquent de respect et de vérité à l'égard des femmes. Parfois, il faut dénoncer des comportements racistes à l'intérieur des écoles ou des universités. Parfois, il faut critiquer un document du pape ou des évêques ou l'homélie d'un prêtre. Le combat, maintenant, n'est plus d'attendre l'avènement futur de ce que nous voulons, mais d'essayer de sentir dès maintenant le goût doux et amer de nos luttes et ceci toujours en chemin. Certes, il y a plein de

pièges, de contradictions, de solutions à court terme dans cette position. Mais c'est le contrepoint d'une longue attente de génération en génération qui n'a jamais été comblée.

Ce mouvement turbulent de petites conquêtes n'est pas possible à l'intérieur de nos églises et très particulièrement de l'Église Catholique. Sur le plan institutionnel, il y a une fermeture à tout ce qui peut être considéré comme différent de la tradition, comme critique du système religieux complice même indirectement du maintien des situations d'injustice. On objectera à cela que l'enseignement social de l'Église Catholique n'a jamais cessé de défendre la justice. Dans le domaine des grandes idées oui, mais non dans celui de la pratique qui touche la dignité des femmes au quotidien.

Les femmes féministes qui s'affirment encore comme appartenant à la tradition chrétienne le font comme héritières d'une tradition qui les a façonnées, mais qu'elles façonnent aujourd'hui à la lumière de la fidélité à la vie qui se renouvelle à chaque jour. Les valeurs reçues du christianisme revivent autrement dans les combats pour une libération plurielle des femmes et des hommes.

Il est difficile de prévoir les pas pour demain. Même si nous souhaitons voir plus clair, nous acceptons le tragique de

*Suite à la page 29*

## LA THÉOLOGIE DE LA LIBÉRATION EN DEVENIR...

Yvette Laprise, *Phoebé*

**L**e concile Vatican II célébrera l'an prochain son 40e anniversaire. Né sous le pontificat de Jean XXIII, considéré alors comme un pape de transition, l'idée de ce concile avait d'abord surpris.

En rassemblant tous les pasteurs pour leur confier l'avenir, le pape leur avait dit : « Je viens du monde des humbles, j'ai une assez bonne santé et un peu de bon sens, je vous demande de penser que vous êtes au service d'une Église servante et pauvre dans ce monde moderne en quête de lumière. Voyez les signes des temps. » Et parmi ces signes il avait pointé les femmes, et l'ouverture au monde. Quatre grands documents sortiront de ce concile dont *L'Église dans le monde de ce temps*, et de cette recherche commune, de ce questionnement ouvert et solidaire surgira la théologie de la libération. En se faisant ainsi plus égalitaire, l'Église hiérarchique s'orientait vers une nouvelle Pentecôte.

Mais après la mort de Jean XXIII, qu'est-il advenu de la situation des femmes dans l'Église ? de la théologie de la libération ? des signes des temps ?

Pourquoi est-on retourné à l'orthodoxie au lieu de poursuivre l'ouverture au monde ? Pourquoi et au nom de qui a-t-on remplacé la collégialité promise par une centralisation mur à mur qui a refer-

mé les portes de l'Église sur elle-même ? Ce ne peut être l'Esprit qui ne se laisse pas enfermer mais bien le Pouvoir qui a pris peu à peu le contrôle de l'Église à sa place.

Mais les femmes n'ont pas dit leur dernier mot. À l'époque du concile, peu d'entre elles s'inscrivaient en théologie. Aujourd'hui devenues plus nombreuses elles ont raison d'espérer des jours meilleurs. Elles n'ont pas oublié qu'elles avaient été reconnues comme un signe des temps et elles sont bien résolues à s'en prévaloir, à prendre leur place dans l'assemblée du peuple de Dieu. Depuis Vatican II, elles ont vécu la marche des femmes et se sont solidarisées avec leur consoeurs du monde entier. Elles savent que rien ne changera sans elles, que l'avenir de l'Église est entre leurs mains. Si les prétendus détenteurs de la vérité oublient que c'est l'expérience humaine qui est la première source de vérité, les femmes sont là pour le leur rappeler. Mais rien n'est encore gagné. Dominé par la raison, l'homme en général se bat pour avoir le contrôle. Ce

n'est donc pas étonnant que le dieu traditionnel qui n'est qu'une production masculine soit un personnage patriarcal, une figure d'autorité qui surveille, qui inspire la peur.

Le fait que Jean-Paul II dans sa déclaration *Ordinatio sacerdotalis* dise NON à l'ordination des femmes et affirme que cette doctrine doit être considérée comme une doctrine définitive de sorte que la conscience de l'Église ne puisse progresser dans le futur parce que doctrine divinement révélée, est des plus symptomatiques. Le système patriarcal avec ses structures autoritaires, centralisatrices, hiérarchisées et cléricales a non seulement constitué une barrière pour les femmes désireuses de vivre pleinement leur sacerdoce baptismal mais il est aussi devenu un déni du projet de Jésus qui n'appelle en rien un tel appareil de pouvoir producteur de discrimination, qui enferme dans des catégories de pensées limitatives qui interdisent l'ouverture à l'Esprit. Or la vérité chrétienne n'est pas un système avec des propositions définies impérativement. La vérité c'est le Christ. Tout le système autocratique de Rome n'a rien à voir avec l'Évangile. Ce qui importe c'est de réaffirmer clairement et de mieux enseigner les règles nécessaires du vivre ensemble. Autrement dit, c'est revenir à l'esprit de Vatican II qui avait opté pour une théologie ouverte sur le monde.

C'est pourquoi les femmes théologiennes sont bien résolues à traverser le miroir patriarcal pour prendre leur place légitime dans l'Église. Des pas sont déjà faits en ce sens. Si la façade de notre Église est encore impressionnante, il n'en est pas de même de sa réalité intérieure. Le Congrès eucharistique de 2008 s'inscrit bien dans la logique des grands déploiements avec foules. Pourtant chacun sait que la vie réelle des communautés chrétiennes, ici comme ailleurs, est en péril : blocages par rapport aux femmes, morale sexuelle rigide, pénurie des prêtres, impasses œcuméniques...

Ce qui ranime malgré tout notre espérance c'est que nous savons aussi qu'il existe deux forces qui s'opposent à la sclérose du système actuel: l'Évangile, qui pousse toujours en direction de la liberté, le cours de l'Histoire qui ne s'arrête jamais.

Comment cette dernière jugera-t-elle le temps d'errance de l'Église d'aujourd'hui ?



## UN HORIZON DE LIBERTÉ

Marie Gratton, *Myriam*

**N**ée dans la tradition judéo-chrétienne, je m’y suis attachée tout au long de mon éducation et des divers engagements de ma vie. C’est à partir de mon expérience que je mènerai ici ma réflexion sur ses grandeurs, ses misères et l’horizon de liberté qu’elle ouvre à mon espérance et à ma foi. Je parlerai ici en tant que femme, en tant que féministe chrétienne.

C’est dire du même souffle les limites de mon entreprise et la profondeur de la conviction qui la sous-tend. Il m’a toujours semblé qu’aimer, loin de rendre aveugle, ouvrait au contraire l’esprit et le cœur, permettait une compréhension de l’autre tout ensemble intuitive et raisonnée, et conférait en prime le droit de lui exprimer librement ses déceptions, ses douleurs, ses désirs, ses enthousiasmes et ses espoirs.

Les systèmes dogmatiques — et la tradition judéo-chrétienne nous en propose un —, sont tous contraignants. Comme mon histoire personnelle et spirituelle s’inscrit dans cette mouvance, comme j’y suis liée par un attachement souvent contrarié, c’est sur cet héritage que je choisis de miser, envers et contre tout, pour me mener sur les chemins de liberté qui m’interpellent et m’attirent. Attitude paradoxale, me direz-vous, mais nous n’en sommes pas en ces matières à un paradoxe près. Alors, j’assume! En effet, non seulement ma tradition im-

pose-t-elle à ses fidèles de donner leur assentiment inconditionnel à un certain nombre de doctrines, mais encore prétend-elle pouvoir les définir sous le sceau de l’infaillibilité. Quand elle les proclame avec cette extraordinaire solennité, elles deviennent prétendument irréformables. Et ce n’est pas là un mince paradoxe, puisque l’Église s’attache à définir des « mystères ». La foi chrétienne, nous le savons, n’en est pas avare. Je n’en citerai ici que trois, les mystères de la Trinité, de l’Incarnation et de la Rédemption, qui ont donné lieu à tant de débats passionnés, voire à des persécutions. Combien de fois en effet des accusations d’hérésies sont-elles venues frapper des croyants qui ne partageaient pas, jusque dans leurs plus subtils détails, les interprétations des autorités en place sur tel ou tel point de doctrine. Les anathèmes s’abattaient alors sur les têtes jugées rebelles. Des schismes ont ainsi été consommés parce que Rome, s’estimant l’unique interprète légitime de l’Écriture et de la Tradition,

en est venue, à coup de jugements dits irréformables, à statuer où se situait la vérité. Or, par définition, ce sont « des vérités que nous ne pouvons pas comprendre ». C'est le *Petit catéchisme* qui nous l'a appris. Il faudra bien un jour qu'on nous explique comment on peut prétendre proposer à des personnes raisonnables d'accorder leur adhésion inconditionnelle à des affirmations dont il est dit d'entrée de jeu qu'elles sont des « mystères », des réalités donc qui dépassent les capacités de la pleine et parfaite compréhension de l'intelligence humaine. Comment certains peuvent-ils être si sûrs d'avoir cerné le mystère de Dieu, qu'ils osent, non pas en parler, ce qui est tout à fait légitime, mais le définir, et juger anathèmes ceux ou celles qui se le représentent autrement, ou qui renoncent prudemment à le modeler selon leur bon plaisir ?

Le contenu de la foi est toujours le fruit d'une interprétation découlant d'une expérience, spirituelle certes, mais nécessairement enracinée dans une histoire personnelle et collective où les éléments psychologiques, sociaux et politiques conditionnent sa naissance et son développement. La tradition judéo-chrétienne est exemplaire à cet égard. Relisez le Premier Testament, voyez comme le Second vient à la fois s'en nourrir et s'en distancier. Entendez la voix de certains prophètes qui promet-

tent un roi vainqueur, comme le peuple l'espère, et celle d'Isaïe qui, au milieu des souffrances de l'Exil, privilégie plutôt la figure de l'Agneau qu'on mène à l'abattoir, symbole qui rebute un peuple épris de liberté. Voyez comment Israël n'a pas pu reconnaître dans le prophète crucifié le Messie qu'il attendait. Les doctrines que les religions élaborent sont toujours des tentatives d'élucider à la fois le mystère de Dieu et celui de notre propre condition humaine. Leur confrontation fait jaillir des intuitions, qui deviennent des expériences. Il est bien audacieux, sinon téméraire, de les ériger en dogmes.

Foi et espérance sont toujours intimement liées, et il semble bien que c'est l'espérance qui engendre la foi. Nos expériences croyantes s'inscrivent sur fond d'espérance. Qu'est-ce à dire sinon qu'elles s'enracinent dans le sillon creusé par nos manques et nos douleurs ?

La théologie féministe est née d'une prise de conscience : le système patriarcal fait peser sur les femmes une chape de plomb. Il leur impose la subordination et la soumission au pouvoir masculin. Dans l'Église, il revêt un caractère particulièrement odieux, puisqu'il prétend se fonder sur la volonté de Dieu et se conformer aux intentions de Jésus. Déconstruire les aspects patriarcaux du christianisme c'est une démarche non seulement importante, mais nécessaire,

indispensable même. Elle se justifie en effet par le recours à la tradition prophétique et par le souvenir des attitudes et des comportements de Jésus à l'égard des femmes.

Les prophètes du Premier Testament avaient dénoncé le pouvoir indu qu'exerçaient les riches sur les pauvres et les puissants sur les faibles. Bien sûr, ils ne semblent avoir jamais songé à dénoncer celui que les hommes faisaient peser si lourd sur les femmes dans la société qui était la leur. Leur époque ne s'y prêtait pas. Pas encore. Celle de Jésus non plus. Rien dans son univers social et religieux ne lui permettait de remettre en cause le système patriarcal. En fait, il n'a élaboré aucune théorie pour le changer. Il n'a pas prononcé de grands discours sur le sujet. Il s'est comporté cependant avec une liberté souveraine. Il a posé des gestes dont le caractère prophétique et la portée révolutionnaire n'auraient jamais dû être oubliés ou trahis, des gestes qui donnent aujourd'hui à toutes les personnes opprimées et bafouées l'audace de réclamer justice.

Se dire féministe et chrétienne apparaît à plusieurs, au mieux comme une incongruité, au pire comme une proposition contradictoire. J'entends ces gens nous dire : « Il faut choisir ». Je ne chercherai à prétendre qu'il est facile d'être en même temps féministe et chrétienne.

Les écueils rencontrés sur la route sont nombreux, et le fait d'être catholique, en prime, n'arrange rien à l'affaire ! Les autorités romaines se chargent de nous rappeler, avec une conviction aussi ferme que répétée, que certaines revendications féministes, à l'intérieur de l'Église, comme l'accès aux ministères ordonnés, sont irrecevables. Leur refus ne serait que l'écho de celui du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Si l'abolition des structures patriarcales et sexistes de l'institution ecclésiale était en effet apparue acceptable à la Sagesse divine, Rome le saurait forcément ! Les autorités des traditions protestantes et anglicane, elles, ont dû faire la sourde oreille à la voix de Dieu quand, finalement, elles ont choisi d'entendre, et d'écouter, celle des femmes. Et pourtant ...

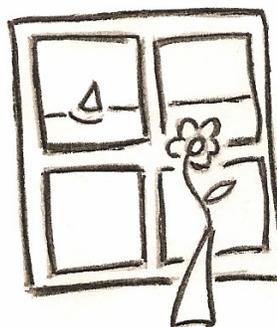
Si Rome relisait le *Magnificat*, et choisissait d'en comprendre les accents révolutionnaires comme un appel au renversement de toutes les structures opprimantes qui gouvernent le monde, qui subordonnent et soumettent non seulement les pauvres aux riches et les faibles aux puissants, mais aussi les femmes aux hommes, la face de l'Église en serait changée. Elle se mettrait à ressembler à son Maître. Oui, on reconnaîtrait en elle les traits du Nazaréen. Les Évangiles ne sont pas avarés de textes qui montrent combien Jésus a su se faire proche des femmes. Il ne les a pas

qu'honorées du bout des lèvres, son cœur était près d'elles. Il s'est penché sur leurs souffrances physiques et morales, les a guéries, les a sauvées. Si la tradition transmise au premier siècle a su garder le souvenir de la Cananéenne, de la Samaritaine, de la veuve de Naïn, de la femme adultère et de la prostituée répandant un parfum de grand prix sur les pieds du Maître, elle dont il disait que l'histoire ferait « mémoire d'elle », c'est qu'elles ont compté ! Leurs actions et leur souvenir se sont imposés dans un univers pourtant résolument patriarcal. C'est tout dire sur la place qu'elles ont prise, qu'elles ont tenue dans la vie de Jésus. De certaines on a même retenu les noms : elles s'appelaient Marie de Magdala, Marthe et Marie de Béthanie, Jeanne et Salomé. Sur les routes de Galilée, faisant fi des convenances et des tabous, elles l'ont tant et si bien suivi que les récits nous les présentent comme des interlocutrices privilégiées, des amies, certaines le suivant jusqu'à la croix. « Au matin du troisième jour », ce sont elles, et non pas les apôtres, qu'on retrouve au tombeau, elles dont le témoignage fait renaître la foi et l'espérance chez eux qui, depuis la mort de leur maître, se terraient « par crainte des Juifs »...

« Déconstruire » les aspects patriarcaux du christianisme, ce n'est pas choisir méchamment d'ébranler notre tradition,

c'est vouloir la ramener à ses fondements. Ce n'est pas dilapider notre héritage, c'est l'ouvrir dans sa totalité à toutes et à tous, conformément à la volonté de son testateur, manifestée à travers ses attitudes, ses comportements, ses paroles.

Pour nous, féministes chrétiennes, l'Évangile est une bonne, une excellente nouvelle. Le *Magnificat* que Luc place dans la bouche d'une femme, Marie, nous le proclame haut et fort : partout où sévit une forme ou l'autre d'oppression, Dieu juge que le monde est à l'envers, et il n'aura de cesse jusqu'à ce qu'il soit remis à l'endroit. Telle est notre foi, telle est notre espérance, telle est la voix qui nous appelle à la liberté, telle est la voie qui nous y mène.



## LA RELATION ENTRE LES FEMMES ET L'ÉGLISE AUJOURD'HUI

Lise Baroni Dansereau

**P**arler encore des femmes et de leurs rapports à l'Église catholique... Écrire seulement trois pages alors qu'on aurait tant de choses à dire !... Écrire pleinement trois pages alors qu'on a perdu le goût d'en dire un seul mot tellement c'est difficile... tellement ça fait mal !

Tension persistante inscrite dans une passion incessante... Déception et rupture de confiance en même temps que refus de musellement, d'emprisonnement... Je crois profondément que ce que la divinité chrétienne a le plus à cœur c'est la libération de chaque femme, de chaque homme, de chaque enfant qui habitent cette terre... et donc, encore une fois, je ne céderai pas à la tentation de repli...

La liberté... une question laborieuse, partout, toujours, mais combien redoutable pour qui prétend détenir, de source divine, le rôle de rassembler l'ecclésiologie des filles et des fils de Dieu/e. Surtout, quand ce sont les filles qui en portent la charge quotidienne, comme en combien de familles encore... Quelle est donc la relation entre les femmes et l'Église d'aujourd'hui ? Spontanément, il me vient une réponse radicale ; je la crois pourtant juste : il existe entre les femmes et l'Église présente une profonde et étrange relation d'amour et de haine. Profonde parce qu'elle a quelque chose

d'affectif, de viscéral, de quasi corporel... étrange parce qu'elle maintient rageusement un désir ambigu de participer au chantier tout autant que de l'abandonner.

Ici, il faut établir une distinction habituellement absente de nos analyses. Le point de vue diffère selon que, travailleuse rémunérée, on participe directement à la vie interne de l'institution ecclésiale ou, chrétienne engagée, on observe avec distance critique l'évolution de l'Église québécoise. Pourtant, dans les deux cas, c'est le même amalgame d'amour/haine, tout à la fois complexe, tenace, irrationnel et tendre. Il nous garde, chacune à notre façon, en lien libre avec l'Église. Très brièvement (trop), je m'explique.

Au premier abord, précisons ceci : le positionnement des agentes de pastorale d'aujourd'hui m'apparaît fort différent de celui qui prévalait au cours des années 80 et 90, moment où moi-même j'exerçais cette fonction. Notre appro-

che, défensive d'abord puis offensive par la suite, provenait d'une réflexion influencée par une réinterprétation féministe de la théologie des ministères et d'une analyse structurelle déterminée en grande partie par notre refus de pratiques cléricales discriminatoires contre lesquelles nous nous retrouvions en conflit sur les terrains. Conscientes de travailler à l'intérieur d'une structure patriarcale parmi les plus contraignantes, nous réclamions, au nom de l'Évangile, de vivre au moins la liberté ministérielle accordée aux femmes des communautés ecclésiales primitives. Regroupées en diverses associations et comités diocésains et provinciaux, peu à peu nous sommes arrivées à former un véritable «nous ecclésial féministe» solidaire et politique qui a contribué grandement à l'ouverture prophétique de l'Église québécoise en faveur d'une humanité plus égale et plus juste entre les hommes et les femmes, y compris dans le domaine religieux.

De nos jours, est-il utile de le mentionner, le contexte n'est plus le même ; la Révolution Tranquille et le concile Vatican II sont loin derrière nous. Les conjonctures sociales et ecclésiales québécoises oscillent en quelque part entre

le centre et la droite. En partie influencées par le courant, les femmes impliquées à l'intérieur de l'institution ne veulent plus de ces luttes globalisantes où, il est vrai, trop d'entre elles sont ressorties blessées et anéanties. Elles refusent désormais de se positionner en rapport à une bataille aussi stratégique soit-elle et n'ont plus l'intention de se laisser définir par une loi, une institution ou une autorité quelconque. Seules leurs convictions intérieures, l'interpellation qui les tenaille et l'alliance qu'elles créent avec les membres de leur communauté les motivent et les fortifient<sup>1</sup>. Leurs luttes se font quotidiennes, pragmatiques, en proximité avec leur milieu d'engagement. Elles ambitionnent d'agir ce sur quoi elles ont une prise, de répondre aux besoins des personnes dont elles ont la charge et d'exercer le ministère qu'elles sont convaincues de recevoir de Dieu/e même<sup>2</sup>. Lorsque vivre cela devient impossible, elles quittent, tout simplement. Leur langage est clair, simple, sans hésitation et faux-fuyant ; elles entendent ne jamais accepter qu'on porte irrémédiablement atteinte à leur liberté intérieure. Ce nouveau «nous» construit par les ouvrières en Église ne rêve plus de libération féministe et ne

1. À ce sujet, il sera utile de prendre connaissance de la recherche réalisée par Pauline Jacob dans le cadre d'une thèse soutenue à l'Université de Montréal en décembre 2006 et qui paraîtra chez Novalis à l'automne 2007.

2. Elles ne diraient pas «recevoir de Dieu/e elle-même». Probablement que ma façon d'écrire Dieu/e leur convient davantage... et encore... je n'en suis pas certaine.

rassemble plus tellement les femmes oeuvrant dans l'institution mais les proches et les membres des groupes avec lesquels elles travaillent. Il s'agit davantage d'un «nous ecclésial communautaire» spirituel et apolitique quand il ne se déclare pas lui-même résolument anti-politique.

Quant aux femmes qui, sans être travailleuses rémunérées ou bénévoles, se reconnaissent appartenantes à l'Église catholique, c'est le maintien jaloux d'une distance institutionnelle significative qui paraît garante de leur liberté de femmes croyantes. Composée surtout de la première génération de chrétiennes féministes et de plusieurs anciennes agentes qui ont connu les périodes 80 et 90, cette diaspora féministe reste marquée par l'étude, depuis longtemps réalisée, des causes productrices de situations individuelles et collectives inacceptables encore concrètement vécues par les femmes dans l'Église. Leur point de vue distancé présente une analyse globale de la réalité, imprime une direction pour l'action et postule une concertation de type tactique. Différemment de leurs consœurs impliquées à l'interne, elles proposent une mobilisation solidaire en-

tre femmes, de même que l'élaboration d'un rapport de force qui, de petite victoire en petite victoire, parviendraient à provoquer des changements réels au niveau de la structure ecclésiale. Aujourd'hui, elles regrettent l'effritement de la base féministe ecclésiale autrefois davantage mobilisée.

Mais solidaires, la plupart de ces femmes savent pour un temps abolir la distance et se joindre à une organisation ou à une convocation qui les rapproche de leurs collègues qui, sur le front institutionnel, tâchent de tenir le phare allumé. S'il y a encore là jeu de rapprochement amour/haine, il y a également démonstration de sororité et liberté d'esprit face aux options et idéologies qui tiennent à coeur. J'en ai pour preuve le dernier colloque organisé par une coalition de groupes<sup>3</sup> et qui portait sur un thème théologique à portée on ne peut plus individuelle, voire viscérale, en même temps qu'institutionnelle et politique, celui de l'ordination des femmes dans l'Église catholique romaine. Il s'est passé entre ces femmes et ces quelques hommes, tous et toutes préoccupés par le même projet d'une ecclésiologie égalitaire, quelque chose qui ressemble à des re-

*Suite à la page 29*

3. Il s'agit du colloque organisé par le Centre justice et foi en partenariat avec le Centre St-Pierre, la collective L'autre Parole et le réseau Femmes et Ministères; il s'est tenu à Montréal les 27 et 28 octobre 2006.

## PENSER GLOBALEMENT ET AGIR LOCALEMENT OU DE LA BEAUTÉ DE LA MOSAÏQUE

Christine Lemaire, *Bonne Nouv'ailes*

**D**ans tous les domaines de la vie, l'invitation des altermondialistes à « Penser globalement et agir localement »<sup>1</sup> est une démarche pertinente autant que souhaitée. Elle invite chacune d'entre nous à allier la pensée intellectuelle à l'action concrète et, comme le disent les féministes, à lier le privé au politique. Elle est donc particulièrement appropriée en ce qui concerne le mouvement des femmes.

Cette démarche a déjà bien servi les Nord-Américaines qui grâce à elle, ont identifié les causes de leur aliénation pour mieux tenter de s'en affranchir. Cependant, dans ce monde occidental où domine largement la culture néolibérale, d'autres défis nous attendent encore.

### **Prendre conscience et agir**

Seules. Voici le point de départ de toute expérience humaine. Dans une situation épanouissante, positive et dynamique, cette solitude peut être une invitation à plus de profondeur et d'authenticité. Malheureusement, dans notre monde où règnent l'injustice, la violence et la pauvreté, cette solitude devient oppressante. Alors, à la pensée que nous sommes

seules à ressentir ce que nous ressentons, la dépression et la folie nous guettent. Du fond de sa banlieue américaine des années 1950, Betty Friedan<sup>2</sup> a été une des premières à s'en alarmer. La seule issue possible était de regarder autour de soi afin de reconnaître sa propre expérience dans la vie des autres femmes et ainsi repousser la solitude.

Cette « pensée globale », Simone de Beauvoir s'y était déjà admirablement consacrée<sup>3</sup>. Lever les yeux pour prendre du recul, pour tenter de comprendre. Reconnaître les similitudes, en tirer des conclusions, se fondre dans une multitude de femmes qui vivent à peu de chose près, ce que nous vivons. Reconnaître ce qui nous unit, ce qui nous fait

1. Cette expression est de l'écologiste français René Bubos (1901-1982), *Courtisons la terre*, 1980. Elle a été d'abord employée dans les milieux écologistes, avant de s'étendre au mouvement altermondialiste. On l'emploie beaucoup dans le domaine du développement durable.

2. Friedan, Betty. *La femme mystifiée*. 1964.

3. Beauvoir, Simone de. *Le deuxième sexe*. 1949.

commune. Se concentrer sur nos ressemblances. Et comprendre les liens du filet qui nous étouffe. En débrouiller les fils, le « déconstruire ». C'est ici que les intellectuelles font leur travail en proposant des grilles d'analyse, des théories, des modes de compréhension. Elles cherchent à nous faire comprendre que nous ne sommes pas seules.

Retourner ensuite à ce qui nous distingue et à nos différences, sans perdre de vue ce qui nous unit. Jeter sur notre vie un autre regard : la savoir commune, la ressentir singulière. Parce que nous comprenons ce qui la traverse et le filet qui la tient, nous savons plus puissamment de l'expérience des autres. Et, parce que nous n'avons que cette vie pour agir, comprendre qu'elle est le seul lieu de résistance possible, la seule façon ici et maintenant de changer le monde. Regarder en soi et autour de soi puis passer à l'action. S'y engager à la mesure de nos talents, de nos intérêts et de nos capacités, c'est-à-dire à la mesure d'un petit carré lumineux de mosaïque.

Changer le monde, c'est gros. Mais rien jamais ne se fera si nous ne commençons pas ici et maintenant, concrètement et humblement, il faut bien le dire, dans notre propre jardin. L'image de la mosaïque nous aide à comprendre l'importance de ce rôle. Sans nous, il manquera toujours quelque chose, sans nous, la mosaïque ne pourra jamais être com-

plète et à cause de nous, il y aura toujours un vide qui déparera l'ensemble et attirera l'œil des plus critiques. Ainsi, malgré son humilité et sa petitesse, notre rôle est essentiel, car nous seules pouvons apporter à l'ensemble cette nuance qui nous distingue. Voici toute la force de la mosaïque dont la beauté ne peut naître que de la présence d'une multitude de petits carrés de céramique tous différents et chacun à leur juste place, qui n'ont un sens que lorsqu'on regarde l'ensemble du travail de l'artiste.

Voilà toute la puissance subversive du « Penser globalement et agir localement ». Par ce jeu du particulier au général et du général au particulier, une compréhension émotionnelle et diffuse devient une « prise de conscience ». La pensée intellectuelle n'est pas « décrochée », n'émane d'aucune tour d'ivoire. Elle donne naissance à une analyse d'autant plus forte qu'elle est nourrie d'une expérience concrète, pratique et sentie. Cette démarche a puissamment contribué aux premières victoires du mouvement des femmes.

### **Encore seules dans un monde globalisé**

Mais ce jeu, ni le patriarcat dans son ensemble, ni le néo-libéralisme en particulier n'aiment nous le voir jouer. Tous deux aiment bien nous faire sentir notre solitude et notre impuissance. La mouvance néo-libérale se méfie de la ré-

flexion; elle aime bien les idées toutes faites et « prêtes à porter », avec une apparence de logique et de rationalité implacables. Elle aime surtout nous faire croire que nous n'avons besoin de personne pour être ce que nous sommes et « atteindre nos objectifs ». Car n'avoir besoin de personne, cela ne peut se faire sans quelques produits de consommation : chacune sa piscine, chacune sa voiture, chacune son coiffeur...

Là où le féminisme a fait gagner en prise de conscience, le discours néo-libéral est passé derrière pour brouiller les pistes. Il y a quelques décennies, nous allions chez la voisine afin d'emprunter une tasse de sucre; aujourd'hui, nous préférons prendre notre voiture et aller au dépanneur. L'entraide ne fait plus partie de l'amitié. Je t'aime bien, mais je ne te dois rien. Parce que je suis forte, parce que j'ai tout ce qu'il me faut, parce que je suis sans failles, performante, « battante ». L'oppressante solitude des banlieues a pris un masque plus rieur et plus invitant; nous sommes seules parce que nous sommes *absolument uniques*. C'est là l'essence du discours publicitaire. Et le magasinage est devenu l'activité favorite des amies<sup>4</sup>.

Betty Friedan luttait dans sa banlieue contre la dépression nerveuse. Plus que

tout dans notre monde moderne, c'est la fatigue qui nous divise aujourd'hui. Cette grande fatigue d'avoir à tout faire pour mériter cette place tout en haut de la hiérarchie. À montrer que nous pouvons être aussi bonnes que les hommes, à s'arc-bouter contre les plafonds de verre. Tenir plus qu'à tout au monde, à cette image de femme efficace sur tous les fronts. Travailler tout le jour. Et s'occuper des enfants et de la maison toute la soirée et les week end.

De ce côté, la liste de nos exigences est incroyablement longue. Des enfants brillants et bien élevés, qui prennent leur bain tous les soirs, qui mangent sans rechigner des repas complets et nutritifs, qui s'adonnent au piano, au soccer et à la danse créative. Une maison non seulement impeccablement propre, mais encore soigneusement décorée. Et nous avons encore à danser la salsa en passant le « wet jet » dans nos vêtements griffés, minces et désirables, cela va de soi. Comment s'étonner que, de toutes ces obligations, les hommes n'aient aucune envie? Le bureau leur suffit! Nos exigences envers nous-mêmes frôlent la folie et leur résistance, en pareil cas, ressemble à de la légitime défense.

Refuser de choisir : tout faire et tout prendre. Le foyer accueillant de la

4. C'est du moins ce que prétendent plusieurs théoriciens du marketing : Faith Popcorn par exemple, ou Paco Underhill.

*femme mystifiée* autant que les diplômés et l'entraînement de Julie Payette. Et regarder notre collègue de travail avec envie parce qu'elle semble y arriver plus facilement que nous. Et nous dire qu'il y a bien une raison pour que nous n'y arrivions pas, un manque de volonté sans doute, un manque de discipline et d'organisation. Et nous coucher le soir, si exténuées que le sommeil en devient fragile, peu réparateur. Et nous demander où ont bien pu aller toutes ces heures. Voilà notre lot de femmes modernes : hier, c'était la dépression, aujourd'hui c'est le *burn out*.

Mais la fatigue ordinaire ne mène pas nécessairement au *burn out*. Elle est souvent pernicieuse; elle engourdit plus qu'elle ne terrasse. Et surtout, elle est un cercle vicieux. Plus on est fatiguée, moins on a le goût d'agir sur cette fatigue. Plus on est fatiguée, plus on est idiote, agressive et manipulable. Les gens fatigués posent moins de questions, ils trouvent peu d'énergie pour s'indigner ou pour agir sur l'objet de leur indignation. Ils ont du mal, au propre comme au figuré, à garder les yeux ouverts. Ils se sentent plutôt accablés et fatalistes. « C'est comme ça! » Et, pendant qu'ils s'agitent, le monde peut

continuer de tourner sans eux.

Le monde globalisé, friand de formules-chocs, a celle-ci pour exprimer notre impuissance : il y eut Eve, voici maintenant TINA. En d'autres mots : « There Is No Alternative. »<sup>5</sup> Nous n'avons pas le choix, il faut faire fonctionner cette société et tourner l'économie; même si elle tourne à vide, même si elle nous mène à la catastrophe, même si elle est absurde. Même si elle engendre encore davantage d'injustice, de pauvreté et de désespoir. Même si elle crée des tensions sociales énormes, de la haine et de la colère larvées. Il n'y aurait pas d'autres façons de voir. À cause de TINA.

#### **Agir localement, avec tous ces autres**

Nous avons pourtant bien du travail à faire encore. Tant de femmes souffrent et meurent, tant de femmes sont victimes d'injustice et de violence, tant de femmes sont pauvres et malades. La Planète elle-même ajoute sa voix à ces lamentations et crie au secours. Tant de choses à faire! Plus que jamais, quel que soit le côté vers lequel nous nous tournions, nous voyons le travail à faire, urgent et accablant. Et nous luttons contre le sentiment de désespoir qui nous submerge, le refoulons et lui préférons l'in-

5. « Il n'y a aucune alternative. » L'expression est attribuée à Margaret Thatcher qui ne voyait aucune alternative à la globalisation du libre marché capitaliste. TINA est devenu le slogan du néo-libéralisme, prétendant que le libre marché, le libre-échange et la globalisation capitalistes représentent la seule avenue que peuvent emprunter les sociétés modernes (Wikipedia.org).

différence. Pourtant, ici encore, ce « penser globalement et agir localement » reste un exercice salutaire.

D'abord, savoir que le monde dans lequel nous nous battons – ou nous débattons – est, encore et toujours un monde d'hommes, essentiellement patriarcal. Un monde où nous ne devons jamais avouer notre vulnérabilité. Ne jamais avouer nos faiblesses. Un monde de gros gars, de gros bras. Un monde de super héros et de « self made man ». Un monde où la souffrance s'ignore ou s'endure en serrant les dents. Un monde où notre corps et ses cycles, où nos enfants ne trouvent pas de place.

Notre analyse du patriarcat doit se doubler d'une analyse de la pensée néolibérale qui, bien sûr, en est issue. Non seulement devons-nous identifier ce qui est spécifique aux femmes mais reconnaître que nous avons aussi à gagner d'un réseautage avec d'autres luttes : écologistes, économiques, pour la justice et la paix. Nous avons tout intérêt à contempler, de plus haut encore, la grande mosaïque humaine avant d'y apporter nos couleurs et nos nuances.

À ce chapitre, le mouvement altermondialiste suscite et construit ces réseaux, il est source d'espérance. Il procure plus de joie à être ensemble et à marcher ensemble, un horizon commun, une communauté à l'échelle de la planète.

Cette vision globale encourage la mixité et la multiplicité, puisqu'il y a tant à faire. Elle nous amène à faire confiance aux autres, elle valorise la différence, la célèbre même puisqu'elle est le gage d'une autre action, dans un autre domaine où l'urgence est aussi criante, mais où nous ne pouvons agir nous-mêmes. Une vision généreuse qui enlève le poids du monde sur nos épaules; qui a enfin, le don d'ubiquité!

L'agir s'inscrit alors dans un temps mosaïque, c'est-à-dire un temps qui ne prend son sens que parce qu'il se joint au temps des autres, un temps qui se fond dans le temps des autres, qui se gorge du temps des autres. C'est le temps des petits gestes. Chaque fois que nous décidons de participer à une manifestation, de mettre une bouteille au recyclage, d'acheter – ou de refuser d'acheter – et de voter, nous le vivons. Un temps tissé d'une multitude de temps infimes, d'heures éparses et de choix individuels qui, une fois mis ensemble, forment une voix, une volonté, un souffle dont nous sommes mais qui ne nous appartient plus exclusivement. Ce sont des millions d'heures, souvent bien plus nombreuses que celles de notre propre vie, qui, en un instant, peuvent nous mener vers nos rêves. Ce temps-là existe, bien qu'il représente une grande menace pour la culture néolibérale qui travaille d'arrache-pied à le dévaloriser.

Et que pourrions-nous apporter de spécifique, nous autres femmes et dans nos vies de femmes, à cette grande mosaïque? Sans doute avons-nous acquis, au cours de nos expériences passées, assez de force pour combattre Tina puisque nous avons si bien su tenir tête à Ève. Peut-être aussi, avons-nous acquis assez d'estime de nous-mêmes pour réapprivoiser tout ce qui nous distingue, en tant que femmes. Plus sûres de nous-mêmes, peut-être pourrions-nous revisiter certaines valeurs que nous étions seules à porter et qui nous enfermaient dans une Nature féminine; les offrir, dépoussiérées, à l'ensemble des hommes et des femmes afin de redonner au monde un peu plus d'humanité.

Quitter la réflexion linéaire et binaire pour un peu plus de nuance. Sans en avoir honte, sans préjugé, cesser d'être victimes mais accepter d'être vulnérables, cesser d'être des « femmes enfants », mais accepter nos faiblesses et nos limites. Cesser d'être des « femmes au volant » mais accepter de nous tromper. Cesser d'être des « dumb blond », mais nous permettre de prendre soin de nous, cesser d'être des hystériques, mais avouer que nous sommes en plein SPM. Accepter d'être des Mères, mais renoncer à être parfaites. Avoir du plaisir à

faire nos confitures, mais accepter aussi la poussière sur nos meubles! Bref, ajouter un brin de tolérance pour nous-mêmes et les autres, quelques moments d'écoute, quelques gouttes de fantaisie et un peu plus de chaleur!

### Conclusion

Dans le Québec des années 1950, Marie Gérin-Lajoie devait elle aussi être constamment confrontée à l'urgence de l'indigence humaine. Pourtant, dans une lettre à ses sœurs, cette femme d'action écrit : « L'impatience est la caractéristique de la passion égoïste, de l'inquiétude, du trouble, de l'orgueil. Elle procède de notre esprit borné qui n'a qu'un jour pour agir! Nous devons besogner humblement et de toutes nos forces, avec la certitude que le bon Dieu fera porter les fruits à nos efforts. Ne prenons pas le rôle de la Providence universelle, comme si l'avenir du monde était entre nos mains, mais mettons notre maison en ordre, exerçons la charité qui s'impose, utilisons au mieux nos lumières, prions sans cesse, sans attendre d'autre récompense que de faire, au jour le jour, la volonté divine. »<sup>6</sup>

Avec des mots d'un autre temps, cette invitation à l'humilité nous ramène à ce rôle du petit carré de mosaïque que nous

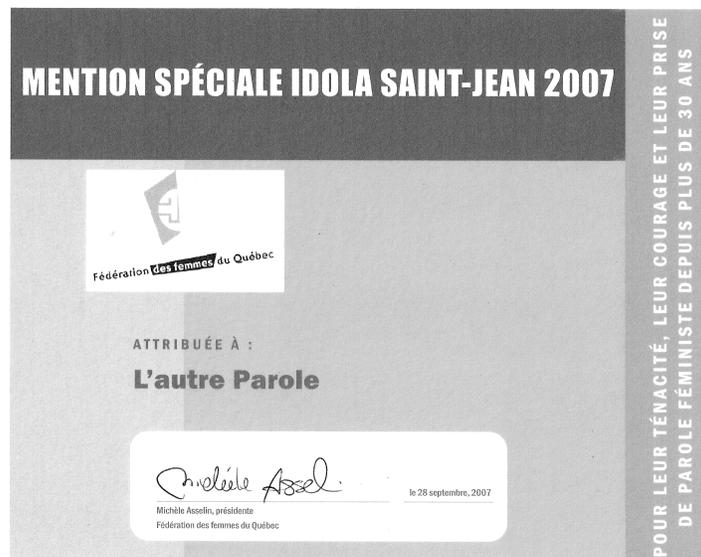
6. Écrit en 1953. Cf MALOUIN, Marie-Paule. « Marie Gérin-Lajoie (1890-1971). Concilier la contemplation et l'action, le rêve et la réalité. » in ROY, M.A. et A. LAFORTURNE. *Mémoires d'elles; fragments de vies et de spiritualités de femmes*. Montréal, Mediaspaul, 1999, pp 253-254.

sommes appelées à jouer dans notre monde moderne. Rôle auquel notre société qui a le culte du héros, nous prépare bien mal à jouer. À ce titre, penser globalement, nous aide alors à lever les yeux et comprendre que nous faisons partie d'un mouvement puissant parce que solidaire. Notre action locale prend alors un sens pour nous-mêmes, autant

que pour l'ensemble des femmes et de l'humanité. Rappelons-nous la beauté de la mosaïque : chaque carré est unique, y tient sa juste place, est absolument essentiel. Mais cette beauté se découvre dans l'image générale que tous ces carrés forment, en solidarité... sous le regard de Dieu.

### Dernière heure!

Le 28 septembre, la collective L'autre Parole a reçu une mention spéciale du **Prix Idola Saint-Jean**, édition 2007, attribué par la Fédération des femmes du Québec, "pour leur ténacité, leur courage et leur prise de parole féministe depuis plus de 30 ans"



## UN LABORATOIRE SPATIAL EXPÉRIENCES À TOUT PRIX

Monique Dumais, *Houlida*

**D'**abord une question: Pourquoi est-ce si crucial aujourd'hui de tenir compte des expériences des femmes?

Pendant des siècles, presque tout l'arrimage de la réflexion ne s'est-il pas fait à partir des expériences des hommes ? Comment et pourquoi ont-ils toujours imposé leur façon de réfléchir, de travailler, sans se préoccuper de leurs compagnes, leur *douce moitié*, selon leur expression? C'est tellement plus simple de penser détenir toute la vérité, sans avoir à consulter, à se remettre en question. Mais, est-ce satisfaisant?

Pour répondre à cette question, je vous propose de quitter la planète Patriarcat pour découvrir une autre planète réservée aux femmes. Quel nom conviendrait-il de donner à cette planète ? J'avais d'abord pensé à Gynesia, du mot grec *gune*, femme, mais comme vous le verrez, *Humania* m'a semblé mieux approprié pour désigner l'intégration des expériences des femmes et des hommes. Retenons ce nom *Humania*, en utilisant un laboratoire spatial, où se font les ex-

périmentations qui seront des formes de déconstruction et de reconstruction, peut-être même de re-description selon le souhait de Judith Butler<sup>1</sup>.

### **D'abord quitter la planète Patriarcat**

Patriarcat, comme son nom l'indique, c'est le territoire entretenu par les hommes, des pères, qui exercent sur lui leur autorité, à travers leur législation. Ils retirent ainsi beaucoup de prestige et d'influence sur ce qu'ils ont appris à contrôler. Les femmes qui les accompagnent se doivent d'accepter en toute soumission leur domination.

Cette planète bien connue est un monde nommé, déterminé, analysé, structuré selon la nature, en fonction d'une culture immémoriale où les femmes sont ignorées, toujours dans l'ombre de l'homme, mises à contribution sans reconnaissance.

1. Judith Butler, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, Paris, La Découverte, 2005, p. 276.

### **Allons maintenant vers Humania**

Humania c'est l'espace que les femmes veulent se donner. Elles ont enfin découvert qu'elles pouvaient parler non plus avec les mots que leur avait transmis la culture patriarcale, mais tirés de leur propre source. Il s'agit d'aller puiser dans ce qui était au plus profond d'elles-mêmes, de laisser surgir leurs connaissances cultivées dans le quotidien, au fil des heures, des jours, des mois et des ans. Fille, femme, amoureuse, épouse, mère, sage-femme, grand-mère, cueilleuse, cuisinière, couturière, enseignante, infirmière, militante et combien d'autres domaines d'exploration où elles ont vécu, aimé, souffert, cherché, et plus.

### **Processus du laboratoire spatial**

Mais ce n'est pas du jour au lendemain que l'on peut s'investir entièrement dans la parole et l'action. Découvrir que nos potentialités ont été réduites, limitées, comporte un premier temps de dénonciation qui n'est guère aisé, car il suppose des oppositions, des affrontements. L'autre ne se laisse pas facilement interpeller, il résiste, c'est lui qui sait. Le sexage a toujours bien fonctionné, comme l'a si bien démontré Colette

Guillaumin<sup>2</sup>. Qu'elle soit différente de l'homme, la femme le sait, mais ce n'est pas unilatéral. Les différences définies par les hommes ont été si souvent enfermantes.

C'est donc tout d'abord un espace de liberté que femmes et hommes doivent se donner. La nouvelle approche de Judith Butler que je commence à scruter peut nous entraîner très loin. Il ne s'agit pas de trouver une identité féminine, ce qui nous maintiendrait dans la dichotomie sujet/objet, mais bien d'envisager la subversion de l'identité, de considérer les contextes politiques dans lesquels elle baigne et de se donner des capacités d'agir. Le danger c'est d'imaginer un *je* préexistant. Si l'identité est affirmée à travers un processus de signification, si elle est toujours déjà signifiée et qu'elle continue à signifier en circulant dans différents discours enchevêtrés, alors on n'arrivera pas à régler la question de la capacité d'agir en recourant à un *je* préexistant à la signification<sup>3</sup>. Il importe d'aller plus loin. C'est là une invitation pressante à se construire de toutes sortes de manières dans et par l'acte<sup>4</sup>.

Judith Butler va encore plus loin dans *Défaire le genre*, en travaillant à la

2. Colette Guillaumin, *Sexe, Race et Pratique du pouvoir. L'idée de Nature*, Paris, Ct-femmes, 1992.

3. Judith Butler, *op.cit.*, p. 269.

4. *Ibid.*, p. 267.

question de savoir ce que pourrait signifier le fait de Défaire les conceptions normatives restrictives de la vie sexuelle et genrée<sup>5</sup>. En s'appuyant sur les théories féministes et *queer*, elle critique les normes qui gouvernent le genre et essaie de dégager les conditions de la perpétuation ou de la production de formes plus

vivables, plus désirables et moins soumises à la violence<sup>6</sup>.

Il est facile d'imaginer que tout ce travail demande une attention constante aux expériences des femmes. Même si rien ne semble acquis, vogue la navette spatiale vers Humania!

---

5. Judith Butler, *défaire le genre*, Paris, Éditions Amsterdam, 2006, p. 13.

6. *Ibid*, 4e de couverture

---

Suite de la page 10:

la condition humaine qui est, entre autres, d'accepter de vivre seulement l'aujourd'hui avec ses petites réussites, ses petites joies et ses petites espérances. Et c'est bien dans cette fragilité quotidienne que nous renouvelons le pari pour la vie, croyant que la bonne se-

mence, rejetée, pourra trouver des terrains fertiles même en dehors des chantiers religieux institutionnels. Elle pourra grandir et peut-être donner encore plus de fruits. L'avenir sera témoin de nos désirs.

---

Suite de la page 19:

trouvailles après une longue période de dépression devant la régression ecclésiastique des dernières années.

Que nous réserve l'avenir ? Nulle ne le sait... il reste à inventer. Il me semble pourtant que nous avons tout à gagner, travailleuses institutionnelles et membres actives, à entretenir avec l'Église actuelle, chacune selon nos lieux d'en-

gagement, cette relation du cœur (amour/haine) et de posture (proximité/éloignement) qui assurent cette liberté si chère à mon âme de femme et de chrétienne engagée. J'en ai la certitude, tant que la liberté sera possible, l'aliénation reculera et l'avenir demeurera ouvert.

## NOUVELLES RECHERCHES SUR LE CORPS DE LA FEMME

Diane Marleau, *Déborah*

**P**arler de la question du corps de la femme en 2007, c'est aussi dire que les femmes, en tant qu'êtres humains à part entière, ont plus que jamais cette capacité de pouvoir se positionner dans tout leur être comme de véritables sujets. Mais pour y arriver, elles ont à relever ce défi vital d'apprendre à mieux se connaître elles-mêmes à tous les niveaux incluant l'aspect biophysique de leur être.

Mieux comprendre son corps, c'est lui donner la chance de se déployer dans sa totalité pour ne faire qu'un avec sa spiritualité et son affectivité. C'est se donner le moyen de vivre debout en tant que personne libre et responsable, capable d'une prise de parole et d'action. Au fil des années, plusieurs femmes ont contribué à favoriser l'épanouissement et la libération des femmes. En ce qui concerne le sujet du corps de la femme, même si la recherche s'est accélérée ces dernières années, il faut dire qu'on est parti de loin.

Dans l'univers francophone, la psychanalyste Françoise Dolto (1909-1988) a pour sa part, rappelé qu'avant 1960, la sexualité féminine n'avait été traitée que par des hommes et ceci d'une manière plus théorique que clinique. Quand cette année-là, elle a elle-même fait une intervention sur la sexualité féminine, en tant que clinicienne lors d'un Congrès de la Société française de la psychanalyse, Lacan lui avait dit qu'elle était culottée,

sans lui préciser malgré son insistance, s'il s'inscrivait ou non, en faux sur ce qu'elle avait dit. Cette confiance elle nous la fait dans son livre *Sexualité féminine* paru en 1982.

En apportant ses propres visions de la sexualité chez la femme, Françoise Dolto s'est elle-même positionnée comme sujet pour faire surgir une nouvelle réalité non perçue encore par ses collègues masculins. Elle collaborait à sa manière à faire surgir une vérité libératrice pour les femmes. Françoise Dolto a reçu de nombreuses femmes en consultation dont plusieurs étaient les mères des enfants qu'elle traitait. Son œuvre sur le féminin mérite considération et continue à être l'objet de recherches par ses contemporains. Avis aux personnes intéressées!

Par ailleurs, d'autres femmes ont aussi pris la parole au sujet du corps de la femme selon leur propre champ d'expertise. En 2005, la neuropsychiatre américaine, Louann Brizendine, publiait

un livre portant sur le cerveau féminin *The Female Brain*. On y retrouve une foule de données nous permettant de mieux comprendre le corps des femmes dans sa spécificité par rapport à celui des hommes. En voici quelques-unes, tout à fait étonnantes, glanées ici et là dans son ouvrage.

Si plus de 99% du code génétique mâle et femelle est exactement le même, le 1% qui nous différencie influence grandement chacune des cellules de notre corps. On peut en noter des répercussions dans les nerfs qui enregistrent le plaisir et la souffrance jusqu'aux neurones qui transmettent la perception, les pensées, les sentiments et les émotions.

Même si les cerveaux mâles sont plus larges d'environ 9% que ceux des femmes, les femmes et les hommes ont exactement le même nombre de cellules cervicales. Chez les femmes, les cellules sont seulement plus densément tassées à l'intérieur de la cavité crânienne. Dire qu'au 19e siècle, des scientifiques croyaient que la grosseur du cerveau des hommes signifiait que les hommes avaient plus de capacité mentale que les femmes. Quelle aberration !

Reconnaître la spécificité féminine ne s'est pas fait rapidement quand on considère que durant une grande partie du 20e siècle, la plupart des scientifiques assumaient que les femmes étaient

essentiellement des petits hommes, neurologiquement parlant excepté pour ce qui était de leurs fonctions reproductives.

Ce n'est pas avant les années 1990 que les chercheurs ont commencé à s'intéresser à la physiologie féminine, à leur neuroanatomie ou à leur psychologie en tant que distincte de celle des hommes. Quand l'auteure a elle-même fait ses études dans les années 1970 à Yale, Berkeley et Harvard, à peu près rien n'était dit des différences biologiques ou neurologiques entre les hommes et les femmes en dehors de la grossesse.

Dans la clinique pour femmes qu'elle a fondée en 1994 au département de l'Université de Californie à San Francisco, Louann Brizendine a découvert que «les effets neurologiques massifs des hormones de la femme sur les différentes étapes de sa vie» sont capitaux et qu'ils «forgent ses désirs, ses valeurs et la façon dont elle perçoit la réalité.»

D'autre part, elle souligne qu'une nouvelle science du cerveau est venue récemment transformer notre perception des différences neurologiques de base entre les hommes et les femmes. Auparavant les scientifiques ne pouvaient explorer ces différences qu'en disséquant des cerveaux de cadavres ou en examinant les symptômes d'individus ayant subi des lésions au cerveau.

Ces dernières années, une révolution complète s'est opérée dans la recherche grâce aux avancées en génétique et en technologie d'imagerie non invasive du cerveau. De nouveaux outils tels la tomographie d'émission positron et l'imagerie de résonance magnétique permettent de voir ce qui se passe à l'intérieur du cerveau en temps réel - quand, par exemple, une personne est en train de produire des mots, récupérer des souvenirs, noter des expressions faciales, établir un état de confiance, tomber en amour, écouter des cris de bébé et ressentir la dépression, la peur et l'anxiété.

Ces recherches ont, entre autres, permis de constater que les hommes et les femmes utilisent différents endroits et circuits du cerveau pour résoudre des problèmes, activer le langage, expérimenter et entreposer la même émotion forte. Hommes et femmes utilisent également des endroits différents du cerveau pour travailler des problèmes mathématiques.

Généralement parlant, les femmes peuvent se souvenir des plus petits détails de leur premier rendez-vous et de leurs plus grandes disputes pendant que les maris s'en souviennent difficilement. Ceci s'explique par la structure et la chimie du cerveau.

Parmi d'autres détails intéressants tirés du livre de Louann Brizendine, on ap-

prend qu'une femme utilise environ 20,000 mots par jour alors qu'un homme en utilise environ 7,000.

Quant à la sexualité, on note que dans la tranche d'âge des 20 à 30 ans, 85% des hommes pensent au sexe chaque 52 secondes alors que les femmes de cet âge y pensent environ une fois par jour, ou de 3 à 4 fois lors de leurs jours plus fertiles. Les centres reliés au sexe dans le cerveau mâle sont actuellement environ deux fois plus larges que les structures parallèles dans le cerveau de la femme.

D'autre part, une femme saisit mieux ce que les gens ressentent alors que les hommes ne peuvent noter une émotion que si la personne pleure ou fait des menaces de violence physique. Pour expliquer ces différences dans la gestion des émotions, l'auteure compare la femme à une autoroute à quatre voies pendant que l'homme pourrait plutôt être comparé à un sentier de campagne.

La recherche de Louann Brizendine fournit encore bien d'autres renseignements permettant à la femme de mieux situer et s'approprier son corps à toutes les étapes de sa vie - l'adolescence, la maternité, la ménopause... On constate à la lecture de ce livre que les besoins des femmes pour fonctionner à leur plein potentiel ainsi que les talents innés de leur cerveau viennent à peine d'être

*Suite à la page 35*

**POUR DÉCODER UN TABLEAU RELIGIEUX  
NOUVEAU TESTAMENT**  
**par Éliane et Régis Burnet,**  
**Illustrations de Brunor, Préface de Régis Debray**  
**Cerf/Fides, Paris/Montréal, 2006, 158 p.**  
Marie Gratton, *Myriam*

**C**ertains avaient appelé de leurs vœux et accueilli avec satisfaction le processus de sécularisation que connaissent les sociétés occidentales. Mais il faut reconnaître qu'il a eu au moins un effet pervers : pour plusieurs les tableaux religieux sont devenus des énigmes difficiles, sinon impossibles à décoder.

À travers l'art sacré, c'est toute une tradition qui se transmet, c'est une histoire sainte qui est racontée. Mais pour pouvoir la lire et l'interpréter, encore faut-il en connaître les principaux personnages et maîtriser les codes qui régissent leur représentation. Éliane et Régis Burnet ont donc choisi d'unir leurs remarquables dons pédagogiques et leur très vaste connaissance de l'art religieux chrétien pour nous offrir un ouvrage à la fois savant et abordable. Pour reprendre le titre d'une collection de livres voués à la vulgarisation de sujets que le commun des mortels juge difficile, à tort ou à raison, je dirais que le leur pourrait s'intituler « L'art chrétien pour les nuls, mais qui ne veulent surtout pas le rester » !

Régis Debray signe une préface qui met déjà en appétit. Dans leur introduction, les auteurs nous présentent le but de leur projet et la méthode qu'ils ont mise

au point pour le réaliser. Signalons tout de suite que les notes au bas des pages constituent une mine inépuisable de renseignements, puisqu'ils nous indiquent les musées où nous pouvons retrouver non seulement les œuvres qui sont étudiées dans le livre, mais une foule d'autres qui y sont apparentées.

Le guide d'identification des scènes est très détaillé. Il constitue un outil indispensable pour les non initiés, pour les autres, il reste utile. L'ouvrage aborde 17 thèmes, présentés par ordre alphabétique, allant de «L'adoration des mages» aux représentations de «La Vierge à l'Enfant», en passant par «L'Annonciation», «La Crucifixion», «Le Jugement dernier», pour n'en nommer que quelques-uns.

Le traitement de chaque thème comporte la présentation d'un tableau ; les textes bibliques qui l'ont inspiré ; la si-

gnification de l'épisode raconté et sa traduction picturale, à savoir ce que cherchent à exprimer la présence des personnages, des animaux, des objets et les lieux dans lesquels l'artiste a choisi de les situer. J'ai personnellement beaucoup apprécié la réflexion sur laquelle se termine l'exploration de chaque thème : l' « Ouverture ». On y propose soit une actualisation du thème, soit une analyse du texte qui a donné naissance au tableau, soit des perspectives historiques, sociologiques ou des réflexions théologiques. Même les personnes qui estiment s'y connaître en art religieux auront le plaisir, et peut-être l'excellente surprise, de découvrir beaucoup de choses qui avaient échappé à leur attention ou débordé du cadre de leurs compétences. Les esprits curieux trouveront dans ces pages une nourriture abondante et variée.

Aux personnes qui veulent poursuivre leur exploration de l'art sacré chrétien, les auteurs proposent une bibliographie et des adresses de sites accessibles par l'internet.

Aucun des tableaux présentés pour illustrer les 17 thèmes n'appartient à une époque récente. Je m'en suis un peu étonnée. La production de toiles d'inspiration religieuse est sans doute moins abondante à l'époque moderne ou contemporaine qu'elle ne l'a été au Moyen âge et à la Renaissance, par

exemple, mais elle existe néanmoins et nous a donné des œuvres de grande qualité.

Dans les marges, on trouve des petits dessins qui agrémentent joliment l'ouvrage, je n'en disconviens pas, mais j'aurais aimé pour ma part les voir remplacés par des détails des tableaux dont les notes au bas des pages m'ont rendue très curieuse.

Faut-il signaler deux petites fautes repérées dans un livre si plein de qualités ? Je vais l'oser. À la page 121, on situe la fête célébrant le massacre des Innocents le 28 septembre. Il aurait fallu lire décembre. À la page 112, on me dit que « Les Juifs croyaient que les âmes descendaient dans le Shéol ». Or il faudrait exprimer les choses autrement. À l'époque où s'écrit le Nouveau testament, il est certain que l'anthropologie juive différait de l'anthropologie grecque. Les Grecs croyaient qu'à la mort l'âme se séparait du corps pour se retrouver enfin libre des contraintes de temps et d'espace imposées par l'enveloppe corporelle. Pour eux, l'âme était immortelle. Mais la tradition juive voyait les choses très différemment. Elle considérait la personne comme une unité indivisible. Quand Dieu souffle sur une de ses créatures, elle vit. Quand il retire son souffle, elle meurt. Elle devient une « ombre flasque » et se retrouve au Shéol. Dieu toutefois pourra lui redonner son souf-

fle. Il n'abandonnera pas indéfiniment ses justes à l'obscurité du Shéol. C'est au terme de longs débats théologiques qu'Israël a finalement adhéré à l'idée d'une résurrection des morts. En résumé, on pourrait dire que pour les Grecs, l'être humain est une âme incarnée, alors que pour les juifs, il est un corps animé. Les chrétiens, quant à eux, ont réussi ce tour de force de jumeler ces deux anthropologies, pour fonder leur espérance et mettre toutes les chances de leur côté. Ils professent croire à la fois à l'immortalité de l'âme et à la résurrection des morts.

En guise de conclusion, je ne peux que

recommander avec enthousiasme la lecture de l'ouvrage d'Éliane et de Régis Burnet. Pour certaines personnes ce livre repoussera les limites de leur ignorance en matière d'art religieux chrétien, mais pour d'autres qui en connaissaient déjà les codes, il fera plus encore en leur ouvrant des perspectives originales sur de très vastes horizons.

*P.S. Vous toutes et tous qui lisez L'autre Parole vous êtes, bien sûr, déjà initiés aux codes de l'art religieux, mais je vous assure néanmoins que vous trouverez dans ce livre encore matière à vous instruire un peu, et peut-être même beaucoup.*

---

Suite de la page 32:

clarifiés scientifiquement. L'auteure nous fait remarquer que les femmes viennent d'acquiescer au 21<sup>e</sup> siècle, les mêmes ressources dont les hommes bénéficiaient déjà à l'époque d'Aristote, de Socrate et de Platon pour poursuivre des recherches intellectuelles et scientifiques.

Elle en déduit qu'une révolution de la conscience au sujet de la réalité biologique de la femme va transformer la société humaine.

Il y aurait encore beaucoup à faire ressortir sur le contenu de cet ouvrage. Cependant, même si tout n'est pas encore

dit par rapport au cerveau féminin ou même masculin et ses conséquences sur le corps, il est évident que la femme a maintenant plus que jamais les moyens d'émerger comme sujet de sa vie.

Espérons que les quelques informations relevées ici pourront contribuer à stimuler, encore plus, les chrétiennes féministes dans la poursuite d'une quête de libération jamais terminée pour devenir sujet actif de leur vie - des sujets éveillés capables aussi d'une attention toujours plus ouverte à cette Force plus grande que soi qui nous habite.

## **Le féminisme, ça clique!**

Carmina Tremblay, *Phoebe*

Pour vous rafraîchir la mémoire sur le mouvement féministe au Québec ou pour en apprendre davantage si vous le connaissez déjà, ou le connaître si vous êtes encore toute jeune ou que cette connaissance vous ait échappé, enfin pour quelque raison que ce soit, **Relais-femmes** a mis sur pied la **formation à distance et en ligne « Le féminisme, ça clique »**. Très conviviale, (jeux, quiz, vidéo, questionnaires, réflexions...) cette formation est une initiation au féminisme, idéale pour se familiariser avec le mouvement des femmes.

La formation est constituée de **cinq (5) sections** que vous pouvez consulter à votre rythme et dans l'ordre que vous désirez :

**Qu'est-ce que le féminisme?**

**Brève histoire du féminisme au Québec.**

**Les théories féministes.**

**Les apports du féminisme.**

**S'impliquer et agir.**

Cette formation en ligne est issue du projet FADAFEM qui vise à habiliter les principaux regroupements de femmes du Québec en matière de formation à distance, en collaboration avec le service aux collectivités de l'UQAM.

Vous pouvez consulter cette formation sur le site web de Relais-femmes (dans la section formation en ligne) : <http://www.relais-femmes.qc.ca> ou en allant directement à l'adresse <http://www.relais-femmes.qc.ca/FADAFEM>.

Une professeure de théologie féministe m'a confié dernièrement qu'elle obligeait dorénavant ses élèves à passer à travers cette formation avant de passer à autre chose...

Nous vous invitons donc à vous approprier cette formation et à diffuser largement l'information concernant cette bonne nouvelle!!!

## BILLET: Benoît XVI et la théologie de la libération

Louise Melançon, Sherbrooke

*En mai dernier, le pape Benoît XVI faisait son premier voyage en Amérique latine, en allant au Brésil pour ouvrir les travaux de la Ve Conférence des évêques latino-américains. Les médias ont rapporté que l'autorité catholique romaine condamnait encore une fois la théologie de la libération: Jon Sobrino, théologien du Salvador, conseiller de Mgr Romero, assassiné en 1980 et compagnon des jésuites assassinés en 1989, a d'ailleurs été mis au silence récemment, pour son dernier livre sur la christologie. Pourtant, des théologiens reconnus et rigoureux ne comprennent pas le discours romain sur la théologie de la libération, allant jusqu'à le juger caricatural...*

*J'ai surtout été très touchée par la lettre ouverte du Père Claude Lacaille, P.M.É., publiée dans le Devoir (16/05/07). Missionnaire depuis 45 ans, il a connu le travail auprès des pauvres et des exclus de ce monde et vu au Chili particulièrement la chasse aux marxistes, au cours des années 70 et 80. Il se permet de s'adresser à Benoît XVI, comme à un frère dans la foi, pour défendre tous ces engagements auprès des pauvres, le sien et celui des autres. Sa*

*parole interpellante est émouvante: "Qu'est-ce qui t'indispose tellement dans cette pratique? Est-ce si loin de ce que Jésus aurait fait dans les mêmes circonstances?... Cher Benoît, je te supplie de changer ton regard".*

*De fait, comment réagir autrement devant l'attitude de Rome manifestant une si profonde incompréhension! Si Benoît XVI affirme évangélique l'option préférentielle pour les pauvres, sa lecture politique de la même réalité lui fait craindre une réduction inacceptable de la dimension spirituelle de l'Évangile. Pourtant, n'est-ce pas le défi de la foi chrétienne que de tenir ensemble toutes les dimensions de la vie des hommes et des femmes pour proposer le salut? En lisant le discours du pape à Sao Paulo (11 mai 2007), il m'est apparu une fois de plus que le grand obstacle à la compréhension vient d'une vision unitaire et dogmatique de la vérité, d'une lecture des évangiles qui se prétend la seule véritable et refusant par conséquent d'autres interprétations ancrées dans les réalités du monde actuel. Qui menace davantage la communion ecclésiale????*

## SAVIEZ-VOUS QUE...

...Christine Delphy, sociologue féministe de renom international, chercheuse et militante reconnue comme l'une des principales architectes de la pensée féministe contemporaine, auteure de percutantes analyses sur les femmes et les rapports sociaux de sexe sera à Montréal dans le cadre des travaux de l'ARIR et prononcera une conférence publique le 11 octobre prochain à l'Auditorium de la Grande Bibliothèque.

Dans le cadre de cette conférence, l'éminente sociologue abordera les principaux enjeux de l'égalité des femmes et des hommes dans la conjoncture mondiale actuelle. L'originalité et l'intérêt de son œuvre se situe d'abord dans son analyse socio-économique du patriarcat qui montre que les inégalités persistantes entre femmes et hommes sur le marché du travail « s'adosent » à l'exploitation du travail domestique des femmes. Un autre apport scientifique considérable réside dans son analyse du concept genre. Le « genre précède le sexe ». C'est la hiérarchie, autrement dit les rapports de pouvoir, qui induit la division sexuée de la société et non l'inverse. (Sandrine Ricci, Coordonnatrice du Séminaire de mi-parcours.)

...Eve Ensler, fondatrice de V-Day, a lancé avec le Fonds des Nations Unies

pour l'enfance une campagne contre le viol des filles et des femmes de la République démocratique du Congo. Depuis 1996, la violence sexuelle à l'encontre des femmes et des enfants de cette région a été utilisée pour torturer et humilier femmes et filles et détruire des familles entières. Outre de graves répercussions psychologiques, la violence sexuelle laisse les femmes qui y survivent avec des lésions de l'appareil génital, des fistules traumatiques et autres blessures physiques ainsi que des grossesses non désirées et des infections sexuellement transmissibles. La campagne demande que l'on arrête la violence et que l'on mette fin à l'impunité pour les auteurs de ces atrocités. ( Source : communiqué du Centre de nouvelles de l'ONU : <http://www.un.org/french/newscentre/> )

...L'organisation des femmes pour l'environnement et le développement (WEDO) a lancé un appel pour que la spécificité féminine soit réellement prise en compte dans la thématique des changements climatiques.

Lorena Aguilar, membre du conseil d'administration de l'Organisation rappelle que : « les travaux de la London School of Economics conduits dans 141 pays ont prouvé que la mortalité due aux catastrophes climatiques est directement liée aux inégalités économi-

ques et sociales. À l'inverse dans les sociétés où les hommes et les femmes sont égaux en droit, la mortalité est la même entre les hommes et les femmes. » Se référant ensuite aux conclusions du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat, Lorena Aguilar a rappelé que les changements climatiques allaient inévitablement accentuer les inégalités liées aux questions de santé comme l'accès à la nourriture et aux ressources naturelles. ( NetFemmes, *L'impact des changements climatiques sur les femmes - conférence à l'ONU*, 20-09-07)

...La fédération nationale des femmes chinoises regroupe un million d'associations chargées de promouvoir l'égalité des sexes et les droits des femmes. Mao rappelait souvent aux Chinois que « les femmes portent la moitié du ciel ». Réalité élémentaire que les Chinois oublient encore maintenant. La situation des femmes dans la Chine nouvelle ne progresse pas dans tous les domaines. Il n'y a que 4% qui sont membres du parti. L'accès à l'école régresse : sur 5 personnes illettrées 4 sont des femmes tandis que le taux d'activité des femmes chinoises est le plus élevé au monde. Dans le milieu rural la main-d'œuvre est composée de 2/3 par les femmes , elles remplacent les hommes qui migrent vers les centres urbains et elles constituent un

réservoir inépuisable pour les manufactures et le textile.

85% des femmes se trouve dans la tranche des salaires les plus bas, elles sont les premières licenciées. Dans le groupe des 24-34 ans 53% sont chômeuses parce que les entreprises privilégient les hommes pour ne pas avoir à payer des congés de maternité.

La violence physique et morale et la solitude les fragilisent et selon l'OMS plus de 600 femmes se suicident chaque jour. « La Chine nouvelle », *La petite encyclopédie Larousse*, 2006.)

...le 14 juin Amnistie Internationale s'est prononcé en faveur du droit des femmes et des jeunes filles à repousser toute contrainte et menace lorsqu'elles exercent leurs « droits sexuels et reproductifs ». Kate Gilmore, secrétaire adjointe d'Amnistie Internationale a clarifié en disant que « la position de Amnistie Internationale n'est pas de dire que l'avortement est un droit , mais de soutenir le droit des femmes à ne pas être terrorisées ou menacées... quand elles font faces aux conséquences d'un viol. » Aussitôt, le cardinal Renato Martino, président pontifical de Justice et Paix a déclaré que le Vatican cesserait de financer Amnistie Internationale parce que « l'organisme est pro-avortement ». (*Lettre Femmes d'Amnistie Internationale*, juillet 2007)

*Yvette Teofilovic*

*Le bulletin L'autre Parole est la publication de la Collective du même nom.*

*Comité de rédaction: Denise Couture, Monique Hamelin, Yvette Laprise*

*Travail d'édition: Christine Lemaire*  
*Impression: Centre de copie BP Papillon*  
*Abonnements: Marie-France Dozois*  
*Envoi postal: L'équipe de Phoebé*

<i>Abonnement régulier:</i>	<i>1 an (4 nos)</i>	<i>14,00\$</i>
	<i>de soutien</i>	<i>25,00\$</i>
	<i>2 ans (8 nos)</i>	<i>26,00\$</i>
	<i>à l'unité</i>	<i>4,00\$</i>

*L'autre Parole est en vente à La Librairie des Éditions Paulines, à Montréal.*

*On peut s'abonner ou obtenir des exemplaires des numéros précédents en écrivant à L'autre Parole, à l'adresse indiquée ci-dessous.*

*Chèque ou mandat-poste à l'ordre de : L'autre Parole*  
*Adresse: C.P. 393, Succursale C, Montréal (Québec) H2L 4K3*  
*Téléphone: (514) 522-2059*  
*Courriel: dozoismf@yahoo.ca*  
*Site internet: <http://www.lautreparole.org>*  
*Courrier de deuxième classe ——— enregistrement no 09307*  
*Port de retour garanti*

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada, par l'entremise du Programme d'aide aux publications (PAP), pour nos dépenses d'envoi postal.

Canada